

Il était une fois...

Constant et Jean Baptiste

Bertrand Bazin

En lien avec les commémorations du centenaire de la guerre de 14, voici l'évocation du parcours des deux premiers morts de la Bazouge au cours de ce conflit.

Les deux premiers morts de la Bazouge sont Constant Lorrain mort le 10 août et Jean Baptiste Bazin tué le 12 août à Mangiennes. Jean Baptiste est né le 22 avril 1890. Son père est maçon et se prénomme aussi Jean Baptiste. Il a 38 ans à sa naissance. Sa mère, Marie Thérèse Louvel a 26 ans. L'acte de naissance de Jean Baptiste indique qu'ils sont domiciliés au bourg. Il est, sans doute l'aîné de la famille pour peu qu'il y ait d'autres enfants. Le 24 septembre 1893, la famille est frappée par le deuil. Son père décède alors qu'il n'a que trois ans. Il se marie le 10 février 1914, à la Bazouge, alors que Jean Baptiste Denoual est maire de la commune. Il est maçon, il a 24 ans et seulement quelques mois à vivre. Pour l'heure on peut penser qu'il est heureux. Son acte de mariage nous apprend que sa mère est journalière et qu'elle a déménagé à Pontmain. La jeune mariée a deux ans de moins que Jean Baptiste. Melle Augustine Marie Destais est née le 2 mai 1892. Elle est la fille d'un charron et d'une couturière. Elle et ses parents résident au bourg. Leurs témoins sont Jean Marie Reuzeau, 57 ans, propriétaire; Joseph Pigeon, 43 ans, menuisier; Aimable Carré, 49 ans, débitant (dont le fils prénommé lui aussi Aimable trouvera la mort en septembre 1915 à Saint Hilaire de Grand dans la Marne) et Amand Guérin, 28 ans, maréchal ferrand (qui lui aussi trouvera la mort le 14 octobre 1915 à Vienne le Château). Ils sont tous domiciliés à la Bazouge. Curieusement, il n'a pas été possible de retrouver la fiche matricule de Jean Baptiste dans les registres militaires de l'année 1910. Il fait son service militaire entre octobre 1911 et novembre 1913. Il fait deux ans de service militaire comme c'est la règle à l'époque. Il est caporal quand il est versé dans la réserve. Le 2 août, il est mobilisé et rejoint son cantonnement le 3 août au 130ème régiment d'infanterie. Ce régiment cantonne à Mayenne et à Domfront dans l'Orne. Il est composé majoritairement de manceaux, de bretons et de parisiens. Le colonel Laffargue en

assure le commandement. Au 5 août l'effectif du régiment est au complet. Il défile dans les rues de la ville garnies de drapeaux. Jean Baptiste participe à ce moment qui contribue à renforcer le moral des troupes, tant le défilé est acclamé par la population amassée le long du parcours. Un soldat du 130è, que Jean Baptiste a peut-être cotoyé, écrit à ses parents le 2 août. Sa lettre permet d'approcher l'état d'esprit de ces soldats de 1914. En l'absence d'écrits de Jean Baptiste, on peut supposer qu'il partage les sentiments de Louis Hauvespre, soldat au 130ème, 3ème bataillon, 11ème compagnie. Cette lettre commence par rassurer les parents: «je suis toujours en bonne santé». Il enchaîne ensuite sur la guerre: «il faut attendre à voir, nous ne sommes pas encore morts et on n'y pense même pas (...). Moi je ne pense pas dans la guerre, on rit, on chante, en attendant avec impatience le départ pour la frontière; c'est vrai étant nombreux on s'encourage et on en rit de la guerre nous autres (...). les balles n'atteignent pas toutes (...) et puis on ne part que mercredi l'après midi de Mayenne. Alors ça demande encore bien huit jours avant d'aller au feu, le plus fort sera déjà fait (...) Depuis cinq heures du soir on a travaillé tout le temps; on ne s'est pas beaucoup aperçu que c'était dimanche, les chevaux sont arrivés, tout est prêt. On a préparé l'équipement pour les réservistes qui arrivent demain ou mardi (...)». La lettre se termine par cette phrase, rajoutée semble-t-il, «et puis je vous assure que je suis prêt à mourir, j'ai même été confessé hier soir, je vous l'assure.» Lettre étonnante qui montre bien l'ambivalence des sentiments animants ces jeunes soldats du mois d'août 1914. Louis est dans l'active, la guerre l'a cueilli à son service militaire. Jean Baptiste, lui, est dans la réserve. La lettre de Louis confirme l'arrivée des réservistes le 3 ou le 4 août. Cette lettre montre d'abord une volonté de donner des nouvelles et de rassurer la famille laissée au village. Jean Baptiste doit partager ce sentiment, d'autant qu'il a laissé une jeune épouse et une mère derrière lui ainsi qu'une belle famille. Dans le même temps cette lettre suggère l'inquiétude sous jacente vis à vis de la réalité de la guerre. Ces hommes sont jeunes, ils

aiment rire, boire, chanter. Quand ils se retrouvent à la caserne, l'effet de groupe joue à plein. C'est un moyen pour se changer les idées, pour maintenir encore un peu, la guerre à distance. Celle-ci est vue comme une aventure qu'on ne craint pas, du moins en apparence. On se déclare impatient d'aller à la frontière pour en découdre avec les prussiens. Après tout ce sont eux les agresseurs, nous ne faisons que nous défendre. C'est non seulement un droit mais aussi un devoir. Dans le même temps il y a, sans doute, une dose de forfanterie. On se rassure en se disant que les balles n'atteignent pas toutes leurs cibles et on a bon espoir de passer au travers. Oui les balles tuent, mais on peut espérer, égoïstement, qu'elles tueront les autres en nous épargnant. Voilà bien un privilège de la jeunesse, que de penser qu'elle est indestructible. Elle a la vie devant elle. Sauf que Louis et Jean Baptiste, et des centaines d'autres n'ont plus que quelques jours à vivre. Il y a, aussi, la croyance que la guerre va être courte, et qu'ils arriveront au front à un moment où le «plus fort sera déjà fait». Cette lettre est émouvante dans la mesure où elle révèle la gravité du moment. Confusément ces soldats savent que la mort les attends dans cette guerre. Et il faut se préparer à cette éventualité. Louis termine sa lettre par la mention qu'il s'est confessé et que, donc, il peut mourir l'âme en paix. Voilà une bien curieuse conclusion pour une lettre censée rassurer la famille. Elle démontre une certaine prescience de la mort. Nous touchons là, à l'intime, à l'inquiétude ultime, inquiétude sans nul doute partagée par la plupart de ces soldats. Avant son départ, Jean Baptiste a dû, comme l'ensemble de la population aller à l'église à la Bazouge ou à Pontmain pour prier. Dans les dernières heures précédant le départ, les prêtres ont distribué des médailles du Sacré Coeur de Jésus pour les protéger. Ils ont béni les partants. On a fait appel à Notre Dame de Pontmain pour intercéder pour ces soldats sur le départ. La mère et la femme de Jean Baptiste habitent Pontmain, elles prient pour lui, pour que la Vierge le protège. Après tout n'a-t-elle pas contribué à arrêter les prussiens dans l'est du département en 1871 ? Pourquoi pareil miracle ne se reproduirait-il pas ? En attendant le 130^{ème} RI s'embarque par voie ferrée. Il arrive à Verdun le vendredi 7 août. A partir de là, il gagne ses cantonnements. L'Etat Major s'installe avec le 2^{ème} bataillon à Samogneux, le 3^{ème} bataillon à Champneuville et le 1^{er} bataillon à Vacheranville. Au 8 août son effectif s'élève à 1591 hommes d'actives et un total avec la réserve de 3312 hommes et 173 chevaux. Jean Baptiste fait sans doute parti du 1^{er} ou du 2^{ème} bataillon.

Une deuxième lettre de Louis Hauvespre datée du 7 août 1914 nous fait approcher ce que Jean Baptiste a vécu dans les derniers jours de son existence. Louis raconte son voyage de 36 heures en chemin de fer: «on a embarqué à 6 h 00 de Mayenne mercredi soir et on est débarqué ce matin à 8 h 30 (...)». il n'indique pas sa destination, secret militaire oblige, mais mentionne être passé par Paris. Le plus important dans sa lettre consiste à raconter l'accueil des populations dans les gares. Il raconte: «(...) tout au long de notre voyage, on a eu des acclamations et notre train était bien fleuri: partout on nous jetait des fleurs au passage, des fruits, dans certains arrêts on nous a même donné du lait (...)» Quand ils passent par Paris, l'accueil est tout aussi chaleureux: «(...) De toutes parts se rendait sur notre passage des gens de toutes sortes, des enfants, des femmes, des hommes se précipitent au passage avec des fleurs, des litres de vin, des fruits et même jusqu'à du pain. On a été pendant toute la journée d'hier à la fenêtre du wagon occupés à saluer de nos mains tous ces gens qui nous apercevaient jusqu'à 200 et 300 mètres. On voyait des mouchoirs s'agiter en signes d'adieux (...)». Jean Baptiste a dû lui aussi se sentir soutenu, porté par cette ferveur. Il y a, là, des manifestations de soutien à l'armée française qui doit repousser l'invasisseur. Ces mouvements populaires montrent une volonté de faire la guerre, mais une guerre la plus courte possible. C'est sans doute, dans ces premiers jours, dans ces premières semaines d'août que l'on peut parler d'Union Sacrée. Les destinataires de la lettre de Louis, à savoir ses parents, ont trouvé des éléments de réconforts, à lire que leur fils et ses camarades sont fêtés comme des héros. La guerre qu'ils doivent mener leur apparaît juste. Mais derrière l'enthousiasme de façade, pointe toujours l'angoisse. Louis ajoute: «Allons chers parents, je vous termine ma lettre en vous disant bonjour à tous, peut-être adieu et pourtant j'espère toujours vous revoir...». La mort est acceptée comme un risque de la guerre. Nous sommes bien loin de l'imagerie du brave piou-piou de 1914 enthousiaste à l'idée de faire la guerre et inconscient des risques qu'il encoure. A cette date, il ne reste à Louis que 15 jours à vivre et il ne reste à Jean Baptiste que trois jours à vivre. Il est parti avec un autre mobilisé de la Bazouge qui, a lui aussi son nom sur le monument aux morts: Constant Lorrain. Un peu plus vieux que Jean Baptiste, il est né à la Bazouge le 24 avril 1889. Son père François Lorrain a 30 ans à sa naissance tout comme sa mère Clémentine Prime. En 1889, ils habitent le village de la Perrière.

Comme le père de Jean Baptiste, celui de Constant est maçon. Jean Baptiste et Constant seront tous les deux maçons. Constant passe au conseil de révision en 1909, sa fiche matricule porte le numéro 1224. Cette fiche nous apprend qu'en 1909, ses parents sont toujours vivants. Il a les cheveux et les sourcils blonds, les yeux roux, un visage ovale, un front ouvert, un nez moyen, un menton rond et une petite bouche. Il mesure 1,60 m, son degré d'instruction atteint le niveau 2. Il a bénéficié de l'école primaire et sait lire et écrire sans difficultés. Il est reconnu bon pour le service et est incorporé à compter du 4 octobre 1910 au 130^{ème} RI. Il est soldat de 2^{ème} classe et est renvoyé en disponibilité le 25 septembre 1912. Il reçoit un certificat de bonne conduite pour ses deux années de service. Le 25 mai 1914, il se marie à la mairie de la Bazouge avec Anne Marie Pigeon. Son acte de mariage indique que son père est décédé le 13 mai 1913. Sa mère est cultivatrice, tout comme sa jeune épouse âgée de 24 ans. Elle est née le 28 février 1892 et ses parents Joseph Pigeon et Virginie Blin sont domiciliés à la Bazouge. Les témoins du mariage sont Joseph Pigeon 42 ans menuisier, frère de la mariée ; Victor Pigeon lui aussi menuisier 65 ans, oncle de la mariée et deux témoins non apparentés aux mariés : Jean Marie Reuzeau, 57 ans propriétaire et Louis Hardy cultivateur, 31 ans. Constant est rappelé à l'activité par l'ordre de mobilisation générale du 2 août. Jean Baptiste et Constant partagent une communauté de destin. L'un meurt le 10 août, l'autre le 12 août. Regardons ce que nous apprend le Journal de Marche et d'Opération (JMO) du 130^{ème} RI pour ces journées du 9 au 12 août. Le dimanche 9 août à «6 h 00 du soir le 1^{er} et 2^{ème} bataillon reçoivent l'ordre d'aller occuper Mangiennes et Billy sous Mangiennes. L'état major et le 1^{er} bataillon se positionnent à Mangiennes et le 2^{ème} bataillon à Billy sous Mangiennes. Le lundi 10 août à 6 h 00 du matin, le colonel commandant le 14^{ème} hussard signale un mouvement ennemi (infanterie, cavalerie, artillerie) venant de la direction d'Arrancy et marchant vers Pillon.» Nous sommes ici, au moment qui précède immédiatement l'expérience du feu. C'est le baptême du feu qui révèle la brutalité de la guerre. Le JMO détaille froidement les opérations. Il laisse entrevoir la violence et la brutalité de cette expérience. Reprenons le récit tel qu'il apparaît dans ce JMO : «A 9 h 00, l'infanterie ennemie entre dans le village de Pillon. Le bataillon Busserolle (du nom de l'officier le commandant) alla alors prendre position à l'est de Mangiennes au mamelon 222. le bataillon du 91^{ème} défendant Mangiennes, le bataillon

Fadat du 130^{ème} reçut l'ordre de rejoindre le bataillon Busserolle dès que le 102^{ème} serait arrivé à Billy. La compagnie Essard fut envoyée au delà du ruisseau. Les compagnies Besson et Le Borgne furent mises en lignes sur la crête du mamelon. La compagnie Caplat en réserve au pied des pentes. Dès que la compagnie Esnard atteignit la crête opposée elle fut prise sous un feu de mitrailleuses et d'artillerie qui l'obligea à regagner son bataillon où elle fut mise en réserve (...). A 1 h 45 (13 h 45) l'ennemi ouvrit un feu violent d'artillerie sur le mamelon 222. Des mitrailleuses ouvrirent aussi le feu. Une batterie d'artillerie du 2^{ème} corps placée à la côte 225 (1 500 m au Nord-ouest de mangiennes) et une du 31^{ème} placée à la côte 209 (2 km au Sud-ouest de Mangiennes) répondirent au feu des allemands et firent diminuer le feu d'une des batteries qui nous étaient opposées. Vers 16 h 00 un détachement de mitrailleuses ennemies vint se placer à 600 m au Sud-Est de la côte 244 (croupe Nord-Ouest de Billy). Le feu violent de ces mitrailleuses prenant en enfilade notre ligne causa de grosses pertes. C'est alors que pour dégager le bataillon de premières lignes et le porter à l'abri sur les pentes Sud, deux compagnies furent déployées. Mais ce mouvement déclenche un bond en avant de toute la troupe qui continua jusqu'au ruisseau. Plusieurs passèrent le ruisseau de la Loison et combattirent à la baïonnette. Le reste des deux bataillons retrograda protégé par l'artillerie et un escadron du 14^{ème} hussard. Le régiment se reforma à Romagne /s la Côte...» Ce récit, dans sa sécheresse toute militaire, est riche d'enseignements sur ces premiers combats d'août. Ce premier engagement a lieu sur un espace peu étendu. La guerre à l'échelle de l'homme de troupe se résume à un village, ici Mangiennes, un cours d'eau; la Loison dont une autre source nous indique, que cette rivière est large de quelques mètres mais que le fond est «extêmement vaseux», un mamelon de quelques mètres. La guerre est faite d'avancées et de reculs sous le feu de la mitraille et de l'artillerie. Les balles frappent à distance, les mitrailleuses sont à 600 m, aucune chance de les approcher. Jean Baptiste et Constant dans leurs pantalons rouges font connaissances ainsi que leurs camarades, avec l'enfer du front. Ce JMO nous décrit des troupes s'élançant à l'assaut pour un combat à la baïonnette, comme si l'enthousiasme, l'allant des troupes devaient permettre de l'emporter. Et au final, dans ce premier accrochage, qui l'a emporté ? Le 130 RI et les autres se sont accrochés au terrain. Les troupes allemandes ont été stoppées. Mais à quel prix ? Le coût humain est effroyable. Ce même

JMO indique les pertes. Elles s'élèvent pour cette seule bataille à 600 blessés et 120 tués. Une partie de ces morts sont d'abord inhumés à quelques mètres du monument actuel commémorant la bataille de Mangiennes, d'autres sont inhumés à la sortie du village en direction de Romagne Azannes (?). Les corps sont ensuite réinhumés après la guerre à la nécropole de Pierrepont. Ces pertes sont commentées en ces termes le 13 août 1914 par le chef d'état major Gossette: «(...) L'esprit de la troupe est remarquable au 130ème, malgré les grosses pertes, 700 hommes hors de combat (...) pour deux bataillons seulement. On ne s'aperçoit pas en causant avec les survivants et en les voyant tout joyeux de la rude journée qu'ils ont vécu...» Là encore, il y a la volonté de mettre en avant l'enthousiasme, le patriotisme des troupes alors que ces hommes jeunes font l'expérience brutale de la mort au combat, de la mort du camarade, de la mort reçue et de la mort donnée. Retournons nous une dernière fois vers Louis Hauvespre, qui mentionne ces combats dans une lettre du 16 août à ses parents. A ceux-ci, qui s'inquiètent des pertes, Louis répond pour les rassurer: «vous croyez peut-être que nous on se fait de la bile, mais pas du tout, on n'y pense même pas». Ce qui indique, soit dit en passant, que contrairement à ses affirmations, il pense à sa mort possible. Il poursuit: «Même dans un combat qui a été acharné par les deux premiers

bataillons. Avant même le commandement des chefs, ils partaient à l'assaut sous une grêle de balles des mitrailleuses ennemies, nous autres étant en réserve en arrière, on n'a pas assisté à ce combat (...)». Louis est tué à Virton en Belgique le 22 août 1914. son corps n'a jamais été retrouvé. Cet épisode de Mangiennes est resté comme un fait d'armes majeur dans l'histoire du 130ème, en 1914 comme en témoigne un texte, daté du 10 août 1915 rédigé un an après les faits par le caporal Jean Labusquière. Dans un style très cocardier, ce texte exalte les morts du 10 août 1914. il se clôt ainsi: «L'avenir s'ouvre à nous, comme une grande aurore. Ah ! Qu'il est bon d'avoir un fusil à 20 ans. Quand on meurt pour l'orgueil des drapeaux palpitants (...). Héros, dormez en paix (...)». Ce texte justifie le sacrifice au nom de la patrie qu'il faut défendre face à un ennemi volontier présenté comme un barbare. Mais Jean Baptiste et Constant n'ont plus d'avenir. Ils sont tombés quelque part du côté de Mangiennes sous les balles allemandes des mitrailleuses maxims... Leur mort fait entrer véritablement la Bazouge dans la réalité de la mort à la guerre. Jusqu'à l'annonce des premiers décès, les soldats bazougeais étaient partis pour la guerre, ce qui n'est pas exactement la même chose que partir pour mourir à la guerre !!!

Bertrand Bazin



carte postale (collection particulière. B. Bazin) - Tombes françaises bataille de la Marne.